

LAVIE DE LYCURGUE

Extrait réalisé par Ecdémos

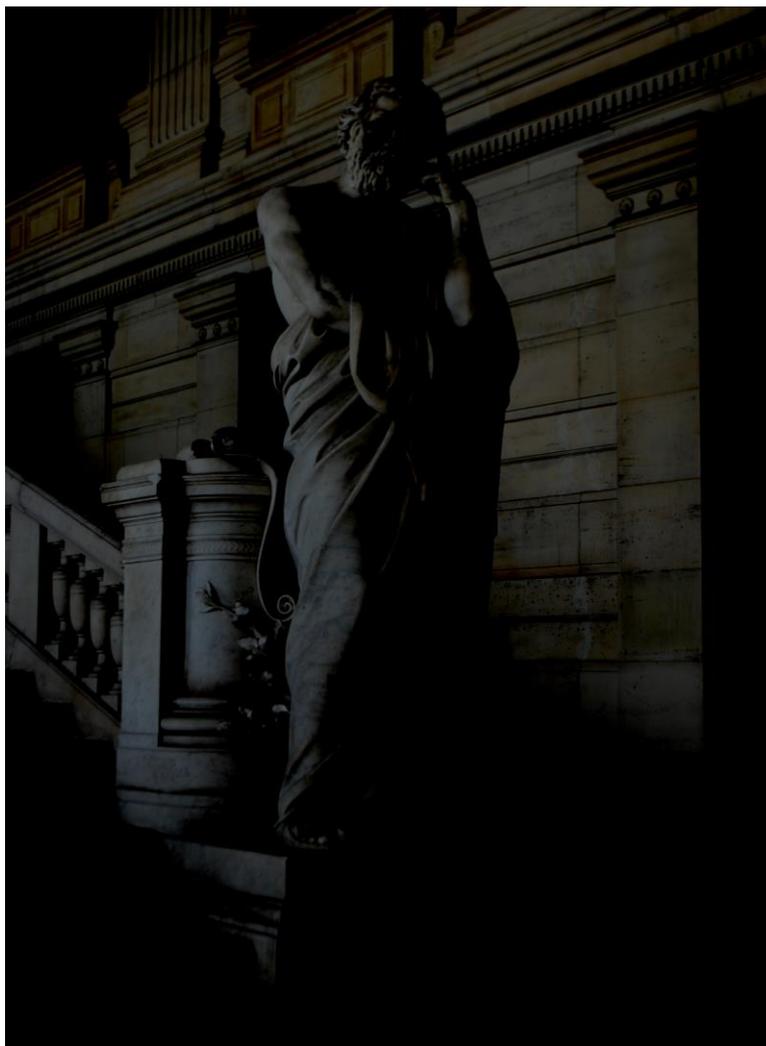
PLUTARQUE, *Les Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en Français avec des Remarques historiques et critique, par Mr. Dacier, de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres, etc. Nouvelle édition augmentée de plusieurs notes et d'un dixième tome, Amsterdam, t. I, 1734.

La *Vie de Lycurgue* fait partie d'une série de 46 récits intitulés *Vies parallèles des hommes illustres*, écrits par le moraliste d'origine grec Plutarque qui côtoyait le monde romain impérial. Plutarque raconte systématiquement la vie d'un grec mis en parallèle avec celle d'un romain ; ici le législateur de Sparte Lycurgue comparé avec celui de Rome Numa Pompilius. Les deux en effet illustrent deux périodes de réformes majeures marquées par l'affermissement des mœurs contre les vices des inégalités sociales à Sparte, et contre l'esprit de brigandage des premiers romains sous Romulus à Rome.

Dans la *Vie de Lycurgue*, Plutarque raconte plus particulièrement les réformes de ce membre de la famille royale des Eurypontides, dans une période particulièrement marquée par des troubles politiques et sociaux sur fond d'inégalités sociales. Devenu tuteur du nouveau roi, Lycurgue décide de mener un grand voyage à travers la Méditerranée pour comparer les systèmes politiques et moraux de son temps en Égypte, en Crète et en Ionie, pour former un projet de réforme adaptée aux circonstances, et fondé sur l'expérience concrète des sociétés politiques au lieu des divagations théoriques.

Revenu à Sparte, Lycurgue met en application son projet, après avoir tiré les leçons de son étude comparée. Il en conclut que le nerf est l'égalité de fortune qu'il juge fondamentale pour épurer les mœurs des vices introduits par les inégalités qui détournent les citoyens du bien commun. Or si la réforme lui coûtera un œil dans ses premières secousses à cause de la réaction violente des riches, elle ne se fera pourtant pas dans la violence contre le peuple qui saisira la valeur de la liberté fondée sur l'égalité. Ainsi, Lycurgue ambitionne de réformer les mœurs pour éteindre l'avarice et l'ambition dans le cœur des citoyens, pour tourner les esprits vers la république, et fonder un bonheur public durable qui restera dans l'historiographie républicaine un modèle majeur de modération à méditer à notre époque aveuglée par les dogmes économicistes. Car Sparte n'est-elle pas l'anti-thèse de nos sociétés modernes inégalitaires fondées sur le culte de l'argent au détriment de la vertu?

LA VIE DE LYCURGUE



Statue de Lycurgue dans les galeries de façade du palais de Justice de Bruxelles, 2012

Datation de Lycurgue

On ne peut rien dire du Législateur Lycurgue, qui ne soit rapporté différemment par les Historiens ; Car il y a diverses traditions sur son origine, sur ses voyages, sur sa mort, et encore plus sur ses Lois, et sur la forme du Gouvernement qu'il établit ; mais l'on s'accorde encore moins sur le temps où il a vécu. Les uns disent qu'il fut contemporain d'Iphitus¹, et qu'il régla avec lui sa suspension d'armes, qui s'observe pendant les jeux Olympiques² ; Aristote est même de ce sentiment, qu'il fonde sur un disque Olympique, où le nom de Lycurgue se trouve écrit ; et les autres, qui, comme Ératosthène³, et Apollodore⁴, comptent les temps par ses successeurs des Rois de Sparte, le mettent plusieurs années avant la première Olympiade. Mais sur ce qu'il y a eu deux Lycurgue à Lacédémone en différents temps,

¹ Iphitus est roi d'Élide dans le Péloponnèse. On prétend qu'Iphitus institue les Jeux Olympiques cent huit ans avant la première Olympiade vulgaire en 774 ans avant l'Ère Chrétienne, et qu'il y avait eu vingt-sept Olympiades, c'est-à-dire, cent huit ans, avant cette Olympiade vulgaire. Iphitus va à Delphes pour consulter l'Oracle au sujet des guerres et de la peste qui déchiraient alors la Grèce. La Pythie, prêtresse qui transmet la parole des dieux, lui répond que le renouvellement des jeux Olympiques serait le salut de la Grèce.

² Toutes les guerres cessaient en Grèce pendant les Jeux Olympiques, mais aussi pendant les trois autres grands Jeux de la Grèce : les Jeux Pythiques, Isthmiques et Neméens.

³ Cet Ératosthène est un historien d'Athènes, qui fut appelé en Égypte par Ptolémée Évergète qui le fit son Bibliothécaire. Il est précepteur de Callimaque et l'auteur de quantité d'ouvrages tant d'Histoire, que de Chronologie et de Géographique.

⁴ Le Grammairien Apollodore est contemporain d'Ératosthène. Il reste de lui un abrégé d'un de ses ouvrages sous le nom de *Bibliothèque d'Apollodore*, ou de *l'origine des Dieux*.

Timée⁵ soupçonne qu'on a attribué les actions de l'un et de l'autre à celui qui était le plus ancien, et qui avait le plus de réputation ; que le plus ancien vivait peu de temps après Homère, et qu'il l'avait vu. Xénophon⁶ fait même assez juger de son ancienneté⁷, quand il dit qu'il était du temps des Heraclides. Il est vrai que les derniers Rois de Sparte descendaient aussi d'Hercule ; mais il y a de l'apparence que cet Historien ne veut parler que des premiers descendants de ce Héros. Quoiqu'il en soit, cette diversité de sentiments n'empêchera pas que nous ne ramassions que ce que l'on trouve écrit de la Vie de ce grand personnage, en nous attachant à ce qui est le moins contesté, et qui est fondé sur l'autorité des témoins les plus illustres et les plus croyables.

Ascendance de Lycurgue

Premièrement le Poète Simonide⁸ dit que le Père de Lycurgue était Prytanis et non pas Eunomus. Mais la plupart des Auteurs font autrement la Généalogie d'Eunomus et de Lycurgue, car ils assurent que Soüs fut fils de Patroclès et petit-fils d'Aristodeme, que de Soüs nâquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis, Eunomus ; que cet Eunomus eut Polydecte de sa première femme, et que de la seconde, appelée Dianasse, il eut Lycurgue. Eutychidas, qui est un autre Historien, met pourtant Lycurgue le sixième en droite ligne après Patroclès, et l'onzième après Hercule. Entre tous ses ancêtres, le plus estimé a été Soüs. De – Cléodæus – Aristomachus – Aristodemus – Patroclès, ou Proclès, peut-être par abréviation – Soüs – Eurytion, ou Euryphon, ou Eurypon – Prytanis – Eunomus – Polydecte, et Lycurgue. Cette Généalogie est vicieuse dans Hérodote⁹ Liv. VIII car, outre que Soüs y est oublié, Eunomus est mis pour fils de Polydecte. De son règne les Spartiates soumirent les Ilotes^{10,11}, et conquirent beaucoup de terres sur les Arcadiens.

Le peuple devient insolent sous Eurytion

On raconte de lui, qu'étant assiégé par les Clitoriens en un poste fort difficile et qui manquait d'eau, il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils volaient le laisser boire lui et son armée dans une fontaine, qui était près de leur camp. Les Clitoriens y ayant consenti et les serments étant prêtés de part et d'autre, Soüs assembla ses troupes, et promit de se démettre de la Royauté en faveur de celui qui s'abstiendrait de boire. Il n'y en eut pas un qui eût la force de s'en abstenir ; ils burent tous ; et Soüs descendant le dernier, ne fit que se rafraîchir un peu et se laver le visage en présence des ennemis, et continuant son chemin, il refusa de rendre leurs terres, sous prétexte qu'ils n'avaient pas tous bu. Cependant quelque grande que fût l'estime, que les Spartiates avaient pour lui, ils ne nommèrent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion ; car ils l'appelèrent la maison des Eurytionides¹² ; et cela vient sans doute, de ce que cet Eurytion fut le premier, qui, pour plaire au Peuple, relâcha un peu la puissance absolue des Rois, relâchement qui produisit dans Sparte une horrible confusion et une licence effrénée, qui y causèrent des maux infinis pendant longtemps. Car le Peuple devint si insolent, que si les Rois, qui lui succédèrent, voulaient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisaient haïr, et si, par complaisance, ou par faiblesse, ils prenaient le parti de dissimuler,

⁵ Timée le Sicilien écrit l'Histoire de Sicile, celle d'Italie et celle de Grèce.

⁶ Xénophon (431-354) est un célèbre historien grec, auteur de *l'Anabase*, de la *Cyropédie* ou encore d'une suite à *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide, *Les Helléniques*.

⁷ Voir le *Traité de la République des Lacédémoniens* de Xénophon, l'une des principales sources de Plutarque dans cette Vie.

⁸ Simonide est un poète lyrique et élégiaque, maître de Pindare.

⁹ Hérodote (c. 480-c.425) est un historien grec, considéré comme le père de la méthode historique et célèbre pour ses *Histoires*. Son dialogue entre les princes perses Otanès, Mégabyse et Darius constitue l'un des premiers documents authentiques où se trouvent distingués et comparés les divers types de gouvernement : démocratie, oligarchie, monarchie.

¹⁰ Les habitants de la ville de Helos dans la Laconie. Qui habitaient une ville d'Arcadie appelée Clitor, ou Clelor.

¹¹ Les Ilotes ou Heilotes étaient les habitants de *Helos*, ville maritime de la Laconie, qui ayant été subjugués par les Spartiates, donnèrent leur nom aux autres esclaves qui eurent ensuite le même sort, car ils furent tous appelés *Ilotes*.

¹² Jusqu'à Eurytion, cette maison avait été appelée la maison des Procléides ou Patrocléides, de Patroclès, ou Proclès père de Soüs.

ils attiraient le mépris de ces rebelles, de manière que tout était en désordre, et qu'on n'écoutait plus les Lois ; cela avança même la mort du Roi, père de Lycurgue ; car ayant voulu séparer des gens qui se battaient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut, laissant le Royaume à son fils aîné Polydecte. Celui-ci étant mort bientôt après sans enfants, tout le monde crut que Lycurgue allait être Roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut achevée ; mais sitôt qu'elle fut connue, il déclara que la Royauté appartenait à l'enfant qui en naîtrait, si c'était un fils, et dès ce moment il administra le Royaume comme son tuteur, sous le titre de Prodicos que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des Rois.

Lycurgue tuteur de Charilaüs

Cependant la veuve lui envoya dire sous-main, que s'il voulait lui promettre de l'épouser quand il serait Roi, elle ferait périr son fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une si détestable femme ; il n'osa pourtant le témoigner ni rejeter sa proposition, au contraire il fit semblant de l'approuver et d'y donner les mains ; mais il lui recommanda de ne rien faire pour se blesser, et de ne prendre aucuns breuvages, qui pourraient, ou la faire mourir, ou altérer sa santé ; et lui fit entendre qu'il aurait soin de se défaire de l'enfant dès qu'elle en serait délivrée. En amusant ainsi cette femme, il la mena jusqu'à son terme ; et quand il sut qu'elle était en travail, il envoya des gens pour assister à ses couches et pour garder, avec ordre, si elle accouchait d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes ; et si elle accouchait d'un fils, de le lui porter sur l'heure même en quelque lieu qu'il pût être, et quelque affaire pressante qu'il eût. Heureusement elle se délivra d'un fils à l'heure du souper pendant qu'il était à table avec les principaux Magistrats de la ville ; ses serviteurs entrèrent donc dans la salle, et lui présentèrent cet enfant. Il le prit entre ses bras, et on rapporte qu'il dit à ceux qui étaient présents : Voici le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates ; et en même temps il le mit dans la place du Roi, et le nomma Charilaüs ; à cause de la joie que témoignaient tous les assistants en exaltant sa magnanimité et sa justice. Ainsi Lycurgue ne régna que huit mois en tout ; mais ses Citoyens avaient d'ailleurs tant d'estime et tant de vénération pour lui, que ceux qui lui obéissaient pour sa vertu étaient en plus grand nombre, que ceux qui rendaient ce respect à sa qualité de tuteur du Roi et de sa grande puissance.

Voyages de Lycurgue en Crète

Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'opposèrent à son avancement ; surtout les parents et les amis de la mère du jeune Roi, entrant dans le ressentiment où elle était de l'injure qu'elle croyait avoir reçue, ne perdaient aucune occasion de le diffamer : jusques-là que Léonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'insolence de lui dire qu'il savait de très bonne part, qu'il serait bientôt Roi ; et cela pour le rendre suspect par cette noire calomnie, et pour disposer par avance les esprits à croire que si le jeune Roi venait à mourir, il ne fallait en accuser que Lycurgue. La mère semait d'un autre côté les mêmes discours. Le déplaisir qu'il en conçut, et la crainte qu'il avait de ce qui pouvait arriver, l'avenir étant toujours incertain, lui firent prendre la résolution de détruire ces soupçons par sa retraite, et de voyager, jusqu'à ce que son neveu eût un fils qui pût un jour lui succéder. Il partit donc et alla premièrement en Crète, où après avoir bien observé le gouvernement et conféré sans relâche avec les plus habiles gens de l'Île, il trouva quelques-une de leurs Lois si belles, qu'il les prit pour s'en servir¹³ quand il serait de retour à Sparte.

¹³ C'est l'opinion des plus anciens auteurs comme Ephorus, Callisthène, Aristote, Platon, qui disent tous, que Lycurgue imita en beaucoup de choses le gouvernement de Crète. Polybe en revanche assure qu'ils se sont tous trompés (Livre VI). A Sparte, dit-il, les terres sont partagées également entre tous les Citoyens, les richesses en sont bannies, les Rois y sont perpétuels, et le Royaume y est héréditaire, et c'est tout le contraire en Crète. Mais tout ce que dit Polybe n'empêche pas que Lycurgue ne puisse avoir pris ce qu'il y a de bon dans le gouvernement de Crète, et laissé ce qu'il y avait de defectueux. Il y a tant de conformité entre les Lois de Lycurgue et celles de Minos, qu'on ne peut presque pas douter que les dernières n'aient donné lieu aux autres, puisque Minos est plus ancien que Lycurgue ; et c'est le sentiment de Strabon.

La force de la musique de Thalès sur les mœurs

Il fit encore une chose bien avantageuse pour son pays, car par amitié ou par prières, il persuada Thalès, qui passait pour un des Sages de Grèce et pour un très-grand Politique¹⁴, de s'y aller établir. Thalès était un Poète Lyrique, mais sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisait en effet tout ce que les plus graves Législateurs auraient pu faire ; car toutes ses pièces étaient autant de discours qui portaient les hommes à l'obéissance et à la concorde, par le moyen de certaines mesures si harmonieuses, et où il y avait tant de justesse, tant de force et tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissaient les mœurs de ceux qui les entendaient, et les portaient à l'amour des choses honnêtes, en les purgeant des animosités et des haines qui régnaient entre eux. De sorte qu'il prépara en quelque façon les voies à Lycurgue pour l'instruction et la correction de ses Citoyens.

Voyage de Lycurgue en Ionie

De Crète il passa en Asie, dans le dessin, dit-on, de voir par lui-même le luxe et les délices des Ioniens¹⁵, afin qu'en les comparant avec la vie simple et austère des Peuples de Crète, comme un Médecin qui compare un corps faible et mal sain avec un corps sain et robuste, il pût connaître toute la différence que des mœurs et des coutumes si opposées causent dans le gouvernement. Ce fut-là vraisemblablement qu'il vit pour la première fois les Poésies d'Homère, qui étaient chez les descendants de Cleophilus ; et ayant trouvé que les institutions morales et politiques, qu'elles renferment, ne sont pas moins utiles, que ses contes et ses fictions sont agréables, il prit lui-même la peine de les copier et de les assembler en un corps pour les porter en Grèce. Il est vrai que ces Poésies y avaient déjà fait quelque bruit, et qu'un petit nombre de personnes en avaient quelques pièces détachées¹⁶ ; mais Lycurgue fut celui qui les fit entièrement connaître aux Grecs.

Voyage de Lycurgue en Égypte

Les Égyptiens disent aussi que Lycurgue alla dans leur pays, et qu'ayant extrêmement goûté un de leurs établissements, qui est que les gens de guerre y font un Corps séparé de tous les Corps de l'État¹⁷, il le porta à Sparte, où il sépara les ouvriers et tous les gens de métier, et établit une République véritablement noble et pure. Il est certain que quelques Historiens Grecs sont en cela d'accord avec les Égyptiens¹⁸ ; Mais qu'il ait été en Afrique et en Espagne, et qu'il soit passé jusques dans les Indes pour

¹⁴ Plutarque confond ce Thalès avec le Thalès Milésien, qui était un des sept Sages de Grèce, et qui vivait du temps de Crésus et de Solon. Ce Thalès, dont parle Plutarque, était un Musicien, grand poète et plus ancien que le Thalès contemporain de Crésus de plus de 250 ans.

¹⁵ Les habitants de l'Attique, appelés Ioniens, menèrent une Colonie dans l'Asie Mineure, environ mille cinquante ans avant l'ère chrétienne, occupèrent tout le pays qui est entre la Lydie et la Carie, et l'appelèrent Ionie. Cette migration Ionienne se fit environ cent cinquante ans avant Lycurgue. Les premiers Milésiens semblent avoir été décriés pour leurs mœurs farouches et austères, avant de tomber dans cette mollesse et dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe, les *mœurs Milésiennes* après le règne de Cyrus.

¹⁶ Note d'André Dacier : « Avant Lycurgue on n'avait en Grèce que de ces pièces détachées, à qui on donnait le nom de ce qu'elle contenaient, comme, la vaillance de Diomède, la rançon d'Hector, etc. Mais on ne peut pourtant pas inférer de-là que chaque Poème d'Homère n'est qu'un ramas de pièces qu'on a cousues, et qui n'ont entre elles aucune liaison, comme l'a prétendu un Écrivain moderne, qui n'est tombé dans cette erreur, que pour n'avoir pas entendu le passage d'Elie qui l'a cité du Livre 7e Chap. 14. Avant que l'Énéide fût publiée, les Romains en avaient des morceaux, comme celui de Marcellus, celui des Amours, et de la mort de Didon, et celui de l'impie Mezentis, etc. Conclura-t-on de là avec quelque apparence de raison, que ce ne sont pas des pièces d'un Poème, qui avec elles ne font qu'un seul et même corps ? »

¹⁷ Toute l'Égypte était partagée en quartiers appelés Nomous, dont la plupart étaient assignés aux corps qui composaient l'État : Celui des Prêtres, des Pasteurs des gros troupeaux, des Pasteurs des petits troupeaux, des Marchands, des Interprètes, des gens de marine. Les gens de guerre étaient appelés Calasyriens et Hermotybiens ; il leur était défendu d'exercer d'autre métier que celui de la guerre, que les pères enseignaient à leurs enfants.

¹⁸ Hérodote dit pourtant qu'il serait difficile de dire si ce partage passa des Égyptiens aux Grecs, parce qu'il était en usage chez les Thraces, les Scythes et autres Barbares, de qui les Grecs pouvaient fort bien l'avoir pris.

converser avec les Gymnosophistes, le Spartiate Aristocratès¹⁹, fils d'Hipparchus, est le seul qui l'ait écrit.

Lycurgue se rend à Delphes avant son retour à Sparte

Cependant les Lacédémoniens, qui supportaient fort impatiemment son absence, lui députèrent plusieurs fois pour le prier de revenir ; car ils trouvèrent que leurs Rois n'avaient simplement que le titre et les honneurs des Rois, sans aucune autre qualité qui les distinguât du Peuple ; au lieu que Lycurgue était né pour commander et pour être véritablement Roi, la nature lui ayant donné une grâce et une force de persuasion qui attirait à lui tous les hommes. Les Rois mêmes ne s'opposaient pas à son retour ; au contraire ils espéraient que sa présence refrénerait l'insolence du Peuple et le rendrait plus souple, et plus soumis. Tous les esprits étant ainsi disposés à son égard, il retourna à Sparte, et d'abord il résolut de changer toute la forme du gouvernement, jugeant bien que quelques Lois particulières seraient inutiles, si comme dans un corps plein de toutes sortes de maux et qui menace ruine, il ne consumait auparavant et n'achevait de purger par des remèdes et par des médecines toutes ses mauvaises humeurs, pour lui ordonner ensuite un nouveau régime. Mais, avant que d'exécuter ce dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon²⁰, et après avoir offert son sacrifice, il reçut de cet oracle si célèbre dans lequel la Prêtresse l'appelait *Ami des Dieux, et Dieu plutôt qu'homme*. Et quant à la grâce qu'il avait demandée de pouvoir établir de bonnes Lois dans son pays, elle lui déclarait que *le Dieu avait exaucé ses prières, et qu'il lui donnerait la plus excellente République qui eût jamais été*. Encouragé par une réponse si favorable, il communiqua son secret aux principaux de la Ville, et les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ses amis, et gagnant ensuite peu à peu les autres, et les disposant à faire tout ce qu'il voudrait.

Lycurgue se rend en arme sur la place publique avec trente citoyens

Quand le temps de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus considérables de se trouver en armes sur la place le lendemain dès la pointe du jour, pour étonner et effrayer ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise. De ces trente, Hermippus en nomme vingt des plus apparents ; mais celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, et qui lui aida le plus à établir ses Lois, on le nomme Arithmidas.

Charilaus n'a pas la force d'être méchant avec les méchants

Au commencement de l'émeute, le Roi Charilaüs, craignant que ce ne fût une conjuration contre sa personne, s'enfuit dans le Temple de Junon, appelé Chalcioicos ; mais après avoir su la vérité et reçu les serments, il sortit du Temple et se joignit à Lycurgue, car il était d'un naturel si doux, que le Roi Archilaüs, qui régnait conjointement avec lui à Sparte, dit un jour à ceux qui louaient ce jeune Prince pour sa bonté, *Eh ! Comment ne serait-il pas bon ? Il n'a pas même la force d'être méchant aux méchants*.

L'établissement du Sénat

De tous les nouveaux établissements de Lycurgue, qui étaient en fort grand nombre, le plus grand et le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance trop absolue des rois²¹, et ayant une égale autorité, fut la principale cause de la modération et du salut

¹⁹ Auteur d'une histoire de Lacédémone, dont le Livre IV est cité par Athénée.

²⁰ Comme Minos avait persuadé au Peuple, qu'il tenait de Jupiter même les Lois qu'il leur imposait, Lycurgue, imita aussi cette conduite, et voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faisait rien que par l'ordre d'Apollon.

²¹ Voir le Livre III des Lois où Platon examine la cause de la décadence des Empires. L'Athénien dit au Lacédémonien : *Quelque Dieu, je pense, prenant soin de vous et prévoyant ce qui devait arriver, vous a donné deux Rois d'une même famille, afin que régnant ensemble, ils*

de cet État, qui était toujours chancelant, et penchait, tantôt vers la Démocratie du côté des Sujets ; car ce Sénat fut au milieu comme une sorte de lest et comme un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, et qui lui donna une assiette ferme et assurée, les vingt-huit Sénateurs, qui le composaient, se rangeant du côté des Rois, quand le peuple voulait se rendre trop puissant, et fortifiant au contraire le parti du Peuple, quand les Rois tendaient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des Sénateurs fut réglé à vingt-huit, parce que des trente, que Lycurgue avait choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnèrent l'entreprise. Sphérus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce que c'est un nombre complet, étant composé de sept multiplié par quatre, et le premier nombre parfait après le six, parce qu'il est égal à toutes ses parties ; mais pour moi je suis persuadé qu'il choisit précisément ce nombre, afin que le Conseil fût composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.

La Rhétra

Il eut ce corps du Sénat si fort à cœur, que pour le mieux autoriser, il rapporta de Delphes uniquement pour lui un oracle particulier appelé *Rhetra*, c'est-à-dire *Décret*, qui disait en propres termes : *Quand tu auras bâti un Temple à Jupiter Syllanien et à Minerve Syllanienne; et que tu auras rangé le Peuple par lignée et par tribus, et établi un Sénat de trente Sénateurs, y compris les deux Chefs, tu tiendras de temps en temps le Conseil entre le Babyce et le Cnacion, tu conserveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congédier l'Assemblée, et tu laisseras au Peuple le droit de rarifier, ou d'annuler ce qu'on y aura proposé.* Le Babyce et le Cnacion, c'est l'Oenonte ; Aristote écrit pourtant que le Cnacion c'est le fleuve, et que le Babyce c'est le pont, car les Lacédémoniens tenaient leurs Assemblées entre le point et la rivière, dans un lieu où il n'y avait ni salle enrichie de tableaux, ni place autrement ornée. Lycurgue estimait que ces embellissements, bien loin de servir pour le bon conseil, lui nuisent au contraire, en remplissant de pensées, ou inutiles, ou vaines, l'esprit des assistants, qui, au lieu d'être attentifs aux affaires, dont il s'agit, s'amuse à regarder, ou les statues, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une scène.

Polydore et Théopompe ajoute un article à la rhétra qui permet de congédier l'assemblée du peuple

Dans le Conseil, il n'y avait que les deux Rois et les Sénateurs qui eussent le droit de proposer les affaires et d'opiner, et quand leur avis était donné, le Peuple avait l'autorité de le rejeter ou de l'approuver. Mais dans la suite des temps, le Peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le sens des décrets du Sénat par des additions ou par des retranchements, d'abord peu sensibles, les Rois Polydore et Theopompe ajoutèrent à l'oracle cet article formel, *si le Peuple altère, ou corrompt les Décrets, que les Sénateurs et leurs Chefs se retirent ;* c'est-à-dire qu'ils congédient l'Assemblée, et annulent ce qu'on aura altéré et falsifié. Et ils persuadèrent à toute la ville que cet article avait été ajouté par l'ordre du Dieu même, comme le Poète Tyrtée le fait connaître par ce passage : *Ces Ambassadeurs, ayant entendu la voix d'Apollon, rapportèrent dans leur patrie ces divines paroles : Que les sacrés Rois, qui régissent l'aimable Ville de Sparte, président au Conseil avec les Sénateurs, et que le Peuple rende leurs oracles dans toute leur pureté, sans jamais les corrompre.*

fussent plus modérés et l'État plus tranquille. Et après cela un esprit divin [Lycurgue] dans une nature humaine, voyant leur puissance encore trop absolue et trop enflée, l'adoucit et la modéra en y mêlant la sagesse du Sénat, et en égalant à l'autorité des Rois celle des vingt-huit Sénateurs qui le composaient. Voir encore la Lettre VIII, où après avoir fait voir que la perte des États vient, ou du côté des Rois, trop avides de la tyrannie, ou du côté des Sujets, trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue s'étant aperçu que le Royaume d'Argos et celui de Messène périssaient par l'orgueil de leurs Princes, qui avaient dégénéré en Tyrans, craignit que la même chose n'arrivât à Lacédémone et que pour prévenir ce malheur il institua le Sénat, qui fut également salutaire et aux Rois et aux Sujets, parce que par ce moyen la Loi devint le maître des Rois, et que les Rois ne devinrent pas les Tyrans de la Loi. Aristote blâme dans cette institution du Sénat, que les Sénateurs fussent à vie, parce que l'esprit ne vieillissant pas moins que le corps, c'est une injustice de commettre la fortune et la vie des Citoyens à des hommes qui ne sont plus en état de juger. Il trouvait encore vicieux qu'ils ne soient pas obligés à rendre compte de leurs actions.

Institution des Éphores par Elatus sous Théopompe

Lycurgue ayant ainsi tempéré le Gouvernement, ceux qui vinrent après lui ne laissèrent pas de trouver que la puissance des Trente, qui composaient le Sénat, était encore trop emportée et trop furieuse, et qu'elle avait besoin d'être refrénée ; c'est pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnèrent un frein, en lui opposant l'autorité des Éphores²², environ cent trente ans après Lycurgue ; et le premier Éphore, ce fut Elatus sous le Roi Théopompe, à qui sa femme ayant un jour reproché, à cause de cet établissement, qu'il laisserait à ses enfants la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avait reçue, il lui répondit : *Au contraire ; je la leur laisserai plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable*. En effet, en lui faisant perdre ce qu'elle avait de trop, il la mit à couvert de l'envie²³ et du danger qui la suit ; de sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messeiniens et les Argiens²⁴ firent souffrir à leurs Rois, qui n'avaient jamais voulu relâcher leur puissance pour la rendre plus douce et plus populaire. Et c'est ce qui fait encore mieux connaître la sagesse et la prudence de Lycurgue, quand on considère les désordres et les séditions qui régnèrent dans Messène et dans Argos, villes voisines et parentes de Sparte²⁵ ; car ayant eu toutes choses égales avec cette dernière, et dans le partage des terres leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur²⁶, elles ne surent pourtant être longtemps heureuses ; l'orgueil des Rois et la désobéissance des Peuples les firent tomber de l'état florissant où elles étaient, et elles montrèrent par leur exemple que c'était une grâce toute particulière que les Dieux avaient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui fût sut si bien ordonner et tempérer leur gouvernement. Mais c'est ce qui ne parut que dans la suite.

Mise en commun des terres

Le second établissement de Lycurgue et le plus hardi, ce fut le partage des terres ; car il y avait entre les habitants une si horrible inégalité, qu'elle était même dangereuse pour la ville, la plupart étant si pauvres, qu'ils n'avaient pas un seul pouce de terre, et tout le bien se trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chasser donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe et les deux plus grandes et plus anciennes pestes des villes et des États, la pauvreté et l'avarice, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, et d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences et les honneurs qu'à la Vertu seule, et ne mettant entre eux d'autres différence que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, et de la

²² Ce passage de Platon suit immédiatement celui que je viens de rapporter du livre III des Lois, car après avoir parlé de Dieu et de Lycurgue, il ajoute : Et un troisième Sauveur, trouvant cette puissance du Sénat et des Rois encore trop emportée et trop furieuse, lui opposa l'autorité des Éphores comme un frein, en la réduisant presque à la douceur et à l'égalité d'une puissance qui se donne au sort. Ce troisième Sauveur c'est le Roi Théopompe. Éphore signifie Contrôleur, Inspecteur. Les Éphores n'étaient qu'un an en charge, et ils étaient cinq.

²³ Aristote trouvait pourtant beaucoup de défaut dans cet établissement des Éphores. En premier lieu leur autorité lui paraissait trop grande, et peu différente de la tyrannie, car les Rois mêmes étaient obligés de faire la cour aux Éphores. En second lieu il n'approuvait pas qu'ils fussent choisis parmi le Peuple ; car il arrivait de là que la plupart étaient des âmes vénales, comme l'expérience l'a souvent montré ; en troisième lieu il trouvait ridicule que des gens sans éducation et sans étude, jugeassent à leur volonté, et non par des Lois écrites ; et enfin il blâmait la manière de vivre des Éphores, qui étant trop dissolue, ruinait insensiblement la règle austère qu'on avait imposée aux autres citoyens. Les Éphores causèrent les mêmes désordres dans Sparte que les Tribuns causèrent dans Rome. Cependant il est toujours certain que Théopompe rendit l'État de Sparte plus durable en modérant la puissance des Rois. Voyez le Livre V des Politiques d'Aristote, Chap. XI.

²⁴ Mais l'autorité seule du Sénat pouvait empêcher cela sans avoir recours aux Éphores, qui causèrent dans Sparte de grandes séditions ; car il tuèrent le Roi Agis, et ils furent tués ensuite par Cléomène.

²⁵ Il appelle Argos et Messène parentes de Sparte, parce que les Fondateurs de ces trois villes étaient tous de la race d'Hercule, Argos et Messène ayant été fondées par les deux frères, Temenus et Cresphontes, et Sparte par leurs deux neveux Eurysthène et Patroclès fils d'Aristodème.

²⁶ Car le terroir d'Argos et celui de Messène étaient beaucoup meilleurs que celui de Sparte. Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avait beaucoup d'étendue, mais que ses terres n'étaient pas labourables à cause des montagnes qui les occupaient, au lieu qu'il n'y avait point de pays plus riche et plus abondant que la Messénie, dont les terres étaient arrosées de beaucoup de ruisseaux et très bien fournies de toutes sortes de pâturages. Il en était de même des terres d'Argos. Voyez Strabon Livre VIII.

louange que méritent les actions honnêtes et vertueuses.

La réforme agraire

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, et il fit neuf parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de Citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, et que les autres trois mille furent ajoutées par le Roi Polydore. Il y en a même qui écrivent que de ces neufs mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, et que Polydore ajouta l'autre. Chaque part pouvait fournir de revenu annuel²⁷ soixante et dix boisseaux d'orge pour homme et douze pour femme ; et de vin et autres fruits liquides, à proportion ; car cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains et dispos [sic], sans qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de lui que quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traversait les terres de la Laconie, qui venaient d'être moissonnées, il vit les tas de gerbes si égaux, que l'un ne paraissait en rien plus grand que l'autre, et se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, il leur dit en riant, *ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leur partage ?*

La monnaie de fer

Après les immeubles il entreprit de leur faire partager aussi également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le supporteraient avec plus de peine, s'il s'y prenait ouvertement, il y procéda par une autre voie, en sapant l'avarice par les fondements. Car premièrement il déclara toutes les monnaies d'or et d'argent, et ordonna qu'on ne se servirait que de monnaie de fer, qu'il fit d'un si grand poids et d'un si petit prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines, et une chambre entière pour la serrer. Cette nouvelle monnaie ne fut pas plutôt répandue, qu'elle chassa de Lacédémone toutes les injustices et tous les crimes. Qui est-ce qui aurait voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son injuste, une chose qu'on ne pouvait cacher, dont la possession n'était point enviée, et qui étant mise en pièces, était inutile à tout ; car on dit que les ouvriers avaient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre, pour en émousser la pointe et le rendre inutile à tout autre emploi ce fer ainsi trempé devenant si aigre et si éclatant, qu'on ne pouvait plus ni le battre, ni le forger.

Les spartiates perfectionnent le nécessaire

De plus, il chassa de Sparte tous les Arts inutiles et superflus ; et quand il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés d'eux-mêmes, et s'en feraient allez avec l'ancienne monnaie, les Artisans ne trouvant pas à se défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnaie de fer n'avait point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en moquaient et en faisaient des railleries. Ainsi ceux de Sparte ne pouvaient acheter ; ni merceries, ni marchandises étrangères ; Aucune Marchand n'entraît dans leurs ports, et dans toute la Laconie on n'aurait trouvé, ni Sophiste, ni Diseur de bonne aventure, ni Charlatan, ni Vendeur d'esclaves, ni Orfèvre, ni Joaillier ; car tous ces gens-là ne cherchent que l'argent. Par ce moyen le Luxe, dénué peu à peu de tout ce qui l'enflamme et qui le nourrit, se flétrissait et tombait enfin de lui-même ; car les riches n'avaient aucun avantage sur les pauvres, leurs richesses ne pouvant en aucune manière paraître en public, mais étant forcées de demeurer enfermées et inutiles. De là vint que tous les meubles, dont on ne peut se passer, et dont on a tous les jours affaire, comme les lits, les tables, les chaises, étaient parfaitement bien travaillés chez eux ; on vante sur tout la forme de gobelet Laconique, appelé Cothon qui était d'un usage merveilleux, particulièrement à l'armée, comme dit Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux qu'on est quelquefois obligé de boire, et dont la vue fait mal au cœur, et les bords étant faits de manière qu'ils retenaient au dedans

²⁷ La portion de la femme était comptée à part pour la facilité de la dot qui devait toujours la suivre.

toute la bourbe et le limon, et empêchaient qu'il ne vînt à la bouche que ce qu'il y avait de plus pur ; De quoi la sagesse du Législateur fut la seule cause ; car les ouvriers n'étant plus occupés aux ouvrages inutiles et superflus, employèrent toute leur industrie et tout leur art à perfectionner les nécessaires.

Les repas publics

Lycurgue, voulant encore plus persécuter le Luxe, et achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement très-sage et très-beau, qui fut celui des repas, où il ordonna que tous les Citoyens mangeraient ensemble des mêmes viandes réglées et ordonnées par la Loi, et leur défendit expressément de manger chez eux sur des lits somptueux, et sur des tables magnifiques, en se faisant traiter par d'habiles cuisiniers et officiers de bouche, pour s'engraisser dans les ténèbres, comme des bêtes gloutonnes, et pour corrompre par ce moyen le corps et l'esprit, en s'abandonnant à toutes sortes de dissolutions et de débauches, qui demandent ensuite un long sommeil, des bains chauds, un grand repos et des remèdes journaliers, comme de véritables maladies. Si ce fut une grande chose à Lycurgue d'être parvenu à cela, c'en fut une plus grande encore d'avoir pu mettre les richesses hors d'état d'être dérobées, ou plutôt, comme me dit Théphraste, d'être enviées, et de les avoir rendu pauvres par cette communauté des repas et par la simplicité et la frugalité de la table. Car il n'y avait aucun moyen d'user no de jouir de sa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer, le pauvre et le riche mangeant ensemble en même lieu ; de sorte que Sparte était la seule ville du Monde, où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai²⁸. En effet il y était renfermé et immobile, comme une statue sans âme et sans mouvement, car il n'était pas permis de manger chez soi et d'arriver saoul aux salles publiques, parce que tous les autres observaient avec grand soin celui qui ne buvait et ne mangeait point, et lui reprochaient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisaient mépriser ces repas publics.

L'œil crevé de Lycurgue

Aussi dit-on que les riches furent fort irrités de cette ordonnance de Lycurgue, et que s'étant assemblés en grand nombre, ils crièrent et murmurèrent contre lui, jusques-là que l'ayant affaibli de tous côtés à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute sa force. Il avait déjà échappé à la poursuite de tous ces mutins et gagné un temple, lorsqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avait pas d'ailleurs un méchant naturel, mais qui était fort prompt et fort colère, l'ayant poursuivi plus opiniâtrement, l'atteignit, et comme il se tournait de son côté, il lui donna un coup de bâton sur le visage, et lui creva un œil. Lycurgue ne se laissa point abattre à la douleur, au contraire se tournant du côté du peuple la tête haute, lui fit voir son visage tout sanglant et son œil crevé. Ceux qui le virent en cet état en eurent tant de confusion et de honte, que sur l'heure même ils lui livrèrent Alcandre, et l'accompagnèrent tous chez lui en lui témoignant la douleur et le ressentiment qu'ils avaient de l'outrage qu'il venait de recevoir. Il les congédia après les avoir remerciés, et ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point et ne lui dit aucune parole fâcheuse, il fit seulement retirer ses amis et ses domestiques, et lui commanda de le servir. Alcandre, qui, comme je l'ai déjà dit, n'était pas mal né, obéît sans répondre une seule parole, et se tenant toujours près de lui, il eut tous le temps de connaître sa douceur, sa modération, et les autres grandes qualités de son âme, son austérité dans sa vie ordinaire, et sa constance infatigable dans les travaux ; de sorte qu'il commença à l'aimer avec passion, et qu'il disait par tout que bien loin que Lycurgue fût rude et superbe, c'était au contraire l'homme du monde le plus traitable et le plus doux ; et voilà la punition que reçut Alcandre ; de jeune homme violent et emporté qu'il était auparavant, il devint un homme très modéré et très sage.

²⁸ Cela est pris du mot que Lycurgue disait à ses amis : Ah mes amis, que c'est une belle chose de faire voir effectivement que Plutus est aveugle !

demie de figures, et quelque peu de leur monnaie pour acheter de la viande. Il est vrai que quand quelqu'un faisait chez lui un sacrifice, ou qu'il avait été à la chasse, il envoyait une pièce de sa victime, ou de sa venaison à la table dont il était ; car il n'y avait que ces deux occasions où il fût permis de manger chez soi, quand on était revenu de la chasse fort tard, ou que l'on avait achevé fort tard son sacrifice ; autrement on était obligé de se trouver au repas public ; et cela s'observa fort longtemps avec une très grande exactitude, jusques-là que le roi Agis, qui revenait de l'armée après avoir défait les Athéniens, et qui voulait souper chez lui avec sa femme, ayant envoyé demander ses portions²⁹ dans la salle, les Polémarques les lui refusèrent³⁰, et le lendemain Agis ayant négligé par dépit d'offrir le sacrifice d'actions de grâces, comme on avait accoutumé après une heureuse guerre, ils les condamnèrent à une amende, qu'il fut obligé de payer.

La raillerie est une école de sagesse et de tempérance

Les enfants mêmes se trouvaient à ces repas, et on les y menait comme à une école de sagesse et de tempérance. Là ils entendaient de graves discours sur le Gouvernement ; ils voyaient des maîtres qui ne pardonnaient rien et qui raillaient avec beaucoup de liberté, et ils apprenaient eux-mêmes à railler sans aigreur et sans bassesse et à souffrir d'être raillés ; car on trouvait que c'était une qualité digne d'un Lacdémonien, de supporter patiemment la raillerie ; s'il y avait quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avait qu'à prier qu'on s'en abstînt, et l'on cessait sur l'heure.

Aucune parole ne sort de la salle

A mesure que chacun entrait dans la salle, le plus vieux lui disait, en lui montrant la porte, rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par-là.

Élection des tablés

Quand quelqu'un voulait être reçu à une table, voici de quelle manière on procédait à son élection, pour voir s'il était agréé de la compagnie : ceux qui devaient le recevoir parmi eux, prenaient chacun une petite boule de mie de pain ; l'esclave, qui les servait, passait au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête ; celui qui agréait le prétendant, jetait simplement sa boule dans ce vaisseau, et celui qui le refusait, l'aplatissait auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi aplatie valait la fève percée, qui était marque de condamnation ; et s'il trouvait une seule de cette sorte, le prétendant n'était point reçu ; car on ne voulait pas qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avait refusé était dit *Decaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jetait les boules est appelé *Caddes*.

Le brouet noir

Le plus exquis de tous leurs mets, était ce qu'ils appelaient le brouet noir. Les vieillards le trouvaient si bon, qu'ils laissaient la viande aux jeunes gens, et mangeaient ce brouet, en se mettant tous d'un côté. Il y eut un Roi de Pont, qui pour en manger acheta exprès un cuisinier de Lacédémone. Il n'en eut pas plutôt goûté qu'il le trouva fort mauvais, et se mit en colère ; mais le cuisinier lui dit, *ce qu'il y a de meilleur manque à ce brouet, c'est qu'avant que de le manger, il faut se baigner dans l'Eurotas*.

Le retour sans lumière

²⁹ Les rois avaient toujours deux portions qu'on leur donnait, comme dit Xénophon, non pour qu'ils mangent plus que les autres, mais pour qu'ils puissent donner une de ces portions à celui qu'ils jugeraient digne de cet honneur.

³⁰ Les Polémarques sont les Généraux d'armée sous les rois.

Après qu'ils avaient mangé et bu très sobrement, ils s'en retournaient chez eux sans lumière, car il n'était pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoutumât à marcher hardiment par tout de nuit et dans les ténèbres. Voilà quel était l'ordre de leurs repas.

La rhetre rend les spartiates législateurs

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eût aucune loi écrite, et par une de ses ordonnances qu'on appelait *Rhetres*, il le défendit très-expressément, persuadé que ce qu'il y a de plus fort et de plus efficace pour rendre les villes heureuses et les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs et dans les esprits des citoyens ; car les principes, que l'éducation y a gravés, demeurent fermes et inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort et plus durable que le joug de la nécessité, et les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris et élevés, deviennent leurs lois et leurs législateurs eux-mêmes.

FIN